

Laval théologique et philosophique



EN COLLABORATION, *Je crois. Explication du symbole des apôtres*

Paul-Émile Langevin

Volume 36, numéro 1, 1980

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/705780ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/705780ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (imprimé)

1703-8804 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Langevin, P.-É. (1980). Compte rendu de [EN COLLABORATION, *Je crois. Explication du symbole des apôtres*]. *Laval théologique et philosophique*, 36(1), 102–103. <https://doi.org/10.7202/705780ar>

à sa vocation monastique et atteint un double résultat. Bénédictin, voué au chant de l'Office, il met en valeur l'inépuisable richesse spirituelle des Psaumes « qui ont été le pain quotidien de tous les chrétiens pendant quinze siècles, depuis la fondation de l'Église » (p. 15). Ce que les fils de saint Benoît se sont appliqués à faire connaître et aimer au cours des âges. Dévot à Marie, il n'oublie pas que se trouve en même temps cachée dans les psaumes, « mystérieusement voilée et esquissée, l'Image bénie du Christ et de sa Mère » (p. 14).

Comme l'indique le sous-titre, c'est la liturgie de l'Immaculée Conception qui guide l'Auteur dans ses réflexions. Une première partie (pp. 27-136), intitulée *Fille de David*, et portant l'Imprimatur de 1962, fait un rapprochement entre l'ancêtre David, le Christ, Marie et le chrétien. C'est d'ailleurs toujours ce même schéma qui se développe sous deux titres : *Préparations divines* et « *Je suis l'Immaculée Conception* », comprenant chacun quatre chapitres. La deuxième partie (pp. 137-291) s'intitule « *L'Éternel Magnificat* », expression empruntée à Pie XII dans sa *Consécration au Cœur immaculé de Marie*. L'Auteur montre tour à tour dans l'Immaculée Conception un mystère de délivrance, de l'amour miséricordieux, d'innocence, d'humilité, de force victorieuse, d'onction de miséricorde, de beauté.

Fortement nourrie de citations bibliques, cette dernière partie est plus affective dans son style direct qui s'adresse souvent à Marie sous forme de prière.

Aux personnes simples et pieuses, ce volume à doctrine saine et onctueuse mais sans mièvrerie ne pourra faire que beaucoup de bien.

Henri-M. GUINDON, S.M.M.

EN COLLABORATION, *Je crois*. Explication du symbole des apôtres, traduit par Laure Jeanneret (Coll. « Le Sycomore », Série « Chrétiens d'aujourd'hui »), Paris, Éditions Lethielleux ; Namur, Culture et Vérité, 1978, 14 × 22 cm, 203 pp.

L'édition allemande originale de cet ouvrage parut sous le titre *Ich Glaube. Vierzehn Betrachtungen zum apostolischen Glaubensbekenntnis* (éditeur, Wilhelm Sandfuchs) (Würzburg, Echter Verlag). Il s'agit de quatorze exposés déjà présentés à la radio allemande. Les auteurs tentent,

« sous une forme simple et drue, proche de l'Écriture Sainte », de présenter l'essentiel de chaque article de foi abordé en mettant en relief « l'indissoluble unité organique de notre credo ». Nous présenterons quelques chapitres typiques de l'ouvrage pour en donner la meilleure idée possible.

Dans un premier exposé intitulé : « Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre » (pp. 7-20), Joseph RATZINGER montre que la question de Dieu, la croyance en Dieu, n'est ni « un problème purement théorique qui, en définitive, ne change rien au cours du monde et de la vie » (p. 7), ni « le moyen d'une *praxis* sociale déterminée » à laquelle pourrait être entièrement ramenée la croyance en Dieu (p. 8). La foi en Dieu procure plutôt à l'homme « une connaissance suprêmement personnelle : la découverte d'un Tu qui me donne un sens et auquel je peux me confier absolument » (pp. 17-18). L'A. dit bien peu, si peu que rien, sur « le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre » ; il se contente de livrer des vues fort pertinentes sur l'impact qu'est susceptible d'avoir sur la vie du croyant la *foi en Dieu*. Il ne faudrait pas attendre d'un tel exposé une analyse systématique, nettement ordonnée, de chaque terme que contient l'article de foi pris en considération. L'on ne pourrait pas parler d'« *exégèse* du Symbole des Apôtres » (p. 21) à propos d'un article du genre.

Il est toutefois des chapitres qui explorent d'une manière plus technique, plus scripturaire et détaillée tel ou tel article du credo. Par exemple, l'étude de Michael SCHMAUS : « Et en Jésus-Christ, son Fils unique notre Seigneur » (pp. 21-32), analyse avec un soin particulier le sens des titres *Jésus, Christ, fils unique de Dieu*. À propos de ce dernier titre christologique, l'A. tire parti du donné scripturaire avec beaucoup de nuances. Il dira, par exemple : « Si Jésus ne s'est jamais désigné formellement comme le Fils de Dieu, de la même nature que Lui, Il a parlé cependant de Lui-même comme du Fils, de telle manière qu'apparaissait en Lui une filiation divine particulière, qui n'échoit à aucun autre homme » (p. 24). Adoptant ensuite des catégories et des termes qui relèvent plutôt de la théologie systématique, l'A. approfondira d'une manière plus conceptuelle le donné scripturaire. Il écrira : « (Dieu) est Vie, Vie de l'Esprit infiniment mouvante. Cette Vie s'élève jusqu'à la hauteur à laquelle, en Dieu, surgit la relation du Moi et du Toi dans le lien de l'Amour, c'est-à-dire une rencontre parfaite à l'intérieur de l'Amour, divinité... L'homme Jésus est englobé, selon toute Sa

dimension spirituelle, dans cette relation intra-divine, en raison de sa qualité de porteur d'existence ou de substantialité » (pp. 26-27).

On le constate aux extraits que nous venons de citer, l'exposé de Schmaus est plus technique que celui de Ratzinger dont nous parlions tantôt. Il analyse de manière plus systématique chaque élément de l'article de foi considéré (bien que la *seigneurie* de Jésus-Christ se trouve plutôt escamotée en fin d'article : le cadre d'un exposé radiophonique impose des limites de temps rigoureuses).

Si l'on parcourt l'étude d'un grand bibliste, Rudolf SCHNACKENBURG, sur l'article de foi : « De là il viendra pour juger les vivants et les morts » (pp. 93-106), l'on découvrira un autre type d'exposé que ceux que nous venons de présenter. Cette fois, le bibliste de carrière situe le *retour du Christ* dans la terminologie de l'eschatologie néo-testamentaire, ainsi que dans les catégories théologiques de Paul et de Jean. Avec beaucoup de bonheur, l'A. reliera la « foi au retour du Christ » à l'*espérance chrétienne*, à la santé psychologique de tout homme et, enfin, à l'*engagement actuel* du croyant dans les tâches humaines et terrestres. L'exposé d'un bibliste, qui aurait pu limiter son horizon à l'exégèse littérale d'un texte, s'enrichit de l'expérience spirituelle et simplement humaine d'un croyant. La rigueur exégétique se trouve alliée à la chaleur spirituelle d'un homme qu'ont rejoint l'anxiété ou les attentes de ses frères. L'expérience spirituelle vécue n'entame en rien la solidité de l'exégèse scripturaire.

Les trois analyses que nous venons de présenter suffiront, croyons-nous, pour donner une juste idée des limites et des richesses de l'ouvrage *Je crois*. D'abord un mot des limites ! Les exposés n'ont pas tous la même profondeur. Des éléments parfois importants sont ignorés ou escamotés dans l'analyse de certains articles du credo. On aurait tort, enfin, d'exiger trop de technicité ou de précision théologique de la part de ces auteurs qui s'adressaient à un vaste public et qui disposaient de peu de temps pour le faire.

Les richesses de l'ouvrage sont considérables. Ce sont des théologiens et des biblistes allemands d'une valeur exceptionnelle qui livrent dans cet ouvrage leurs réflexions. Ils le font dans un langage clair, précis, accessible au lecteur moyen, croyons-nous. Ils ne sont pas tombés dans le piège de la banalité ou des généralités pieuses : nous avons été impressionnés par la solidité des

exposés. Le lecteur remarquera enfin que les auteurs, d'abord consacrés par leur métier à l'exploration scientifique de l'Écriture ou de la théologie, demeurent sensibles aux expériences spirituelles ou humaines, dirions-nous, qu'est susceptible d'évoquer ou d'éclairer tel article de notre credo. L'ouvrage demeure d'abord doctrinal ; mais la doctrine y rejoint la vie.

Paul-Émile LANGEVIN

En collaboration, **Autonomie. Dimensions éthiques de la liberté.** Coll. « Études d'éthique chrétienne ». Fribourg, Suisse, Éditions Universitaires ; Paris, Éditions du Cerf, 1978, 14.5 × 22.5 cm, 221 pages.

Le présent volume réunit neuf articles rédigés par une équipe de professeurs et d'assistants de l'Institut de théologie morale de l'Université de Fribourg, sous la direction de Carlos Josaphat Pinto de Oliveira et de Dietmar Mieth. Ces réflexions ont pour but d'analyser l'idée d'autonomie-liberté en éthique chrétienne dans ses cadres historiques, culturels et sémantiques. Cependant, on constate vite l'élargissement de cet objectif, du fait que les auteurs y sont allés de leur compétence particulière : à titre d'exemple, on retrouve un article sur la compréhension chinoise de la liberté. Nous nous attardons plus spécialement à deux articles qui nous ont particulièrement intéressés ; nous résumerons brièvement les autres en nous inspirant de l'excellente présentation qu'en fait C.J. Pinto de Oliveira dans les premières pages du livre.

La recherche de R. Berthouzoz intitulée *Liberté grecque et théologie de la liberté selon saint Paul* ouvre le volume. L'auteur veut d'abord souligner la « dimension de socialité que comporte la liberté et les apories auxquelles se sont heurtées les écoles hellénistiques dès le moment où elles l'ont plus ou moins écartée de leurs considérations » (p. 19) ; il montre ensuite brièvement les influences de ce modèle grec sur la théologie de la liberté chez s. Paul. L'étude du thème de la liberté est abordée à partir du vocabulaire grec, i.e. de l'adjectif *eleutheros* (libre) et du substantif *eleutheria* (liberté).

De l'*Iliade* d'Homère, on retient deux éléments : l'appartenance sociale et politique à une cité comme condition de la liberté et le fait de se déterminer soi-même et d'œuvrer à l'intérieur de sa famille et de sa cité. Dans les développements postérieurs (VII – III s. av. J.-C.), on passera d'un